

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 85 (1956)
Heft: 1

Artikel: La seule manière chrétienne d'éduquer les enfants et aussi de traiter les adultes
Autor: Carnois, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040482>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La seule manière chrétienne d'éduquer les enfants et aussi de traiter les adultes

*Rien n'élève l'âme comme de se croire
digne de grandes choses.* Aristote.

Tout le succès de l'éducation, d'une part, tout le secret de la coopération, d'autre part, réside dans la manière dont on s'y prend pour donner aux autres le sentiment de leur valeur personnelle et de leur utilité sociale. Ce sentiment est ce que la psychologie appelle *équilibre auto-estimatif*. La manière de procéder et d'agir qui consiste à consolider chez les autres l'équilibre auto-estimatif peut s'appeler *méthode de supériorisation*. Telles sont les deux idées que l'on trouvera développées dans les pages suivantes, extraites d'un livre que notre collègue et ami M. l'abbé A. Carnois, professeur aux Facultés catholiques de Lille, vient de publier et dont la lecture ne requiert pas de connaissances techniques spéciales.¹

E. MARMY.

L'équilibre auto-estimatif et la valorisation de soi.

1. Tout homme éprouve le sentiment de sa propre valeur. Phénomène normal et excellent en soi, puisqu'il n'est qu'un aspect de l'instinct de conservation. Ce sentiment doit être l'écho d'une reconnaissance positive de valeur, sinon il serait déprimant et pourrait amener, avec le mépris de soi, le dégoût de la vie. Brachfeld a raison d'affirmer « que l'homme ne peut vivre sans un minimum d'auto-estimation² ». Sans doute, celle-ci reste soumise à l'interférence de nombreux facteurs, personnels et sociaux. Mais si subjective qu'elle soit, l'auto-estimation est nécessaire et chaque individu essaie, avec plus ou moins de bonheur, de valoriser sa personnalité et de la défendre contre la dépréciation.

S'il réussit dans cette double entreprise, il s'établira un équilibre auto-estimatif qui lui apportera l'apaisement et la sérénité. Le succès dépendra à la fois de l'effort de valorisation personnelle que le sujet s'imposera, et de l'intervention inévitable — parfois même inconsciente — des autres, qui fournira une aide ou un obstacle.

2. Supposons cet équilibre établi. Il serait illusoire de penser qu'il ne sera pas soumis à des oscillations. Elles seront dues aux variations qui affecteront à la fois l'auto-appréciation et l'estimation faite

¹ A. CARNOIS : *Le Drame de l'infériorité chez l'enfant*. Collection « Animus et Anima », E. Vitte, Lyon-Paris 1955.

² *Op. cit.*, p. 307.

par autrui. Chaque individu normal puise dans sa conduite un motif d'appréciation. Le jugement qu'il porte sur lui-même est l'écho de sa vie : une chute morale ou un échec, un acte méritoire ou un succès ont un retentissement sur sa propre estime. Etant donné que toute vie humaine exprime, dans son cours varié, une certaine instabilité valorative, l'estime de soi en recevra le contre-coup. En serait exempt peut-être l'homme qui puiserait, dans la parfaite dignité d'une vie sans reproche, une invariable sérénité. Mais ce cas forme une telle exception qu'il vaut mieux admettre pour l'ensemble des hommes une auto-estimation soumise à des variations.

Elle le sera d'autant plus qu'elle ne peut éviter l'influence des jugements d'autrui, qui seront loin d'être unanimes. La vie sociale amène fatalement un jeu de comparaisons où les diverses valeurs personnelles se pèsent réciproquement.

Cette confrontation des valeurs est bonne ; elle apporte à l'auto-estimation un contrôle qui lui procure un élément d'objectivité. Comme le dit très bien Le Senne : « A la rigueur, il n'y a pas d'homme assez fort pour se contenter de la conscience qu'il a de soi et du sentiment secret de sa valeur, quelle que soit cette valeur ; et il n'est pas souhaitable qu'un esprit s'établisse dans le sentiment de sa force au point de ne chercher jamais le contrôle et la vérification dans le jugement d'autrui¹. »

Mais ce service rendu aura sa rançon. Les jugements d'autrui fournissent toujours plus ou moins à l'auto-estimation un apport dépréciatif, justifié ou non. Y a-t-il, en effet, un homme qui soit totalement épargné par la médisance ou la calomnie ? Celles-ci sont parfois — même souvent — inspirées par le spectacle d'une vie supérieure dont la valeur, par comparaison, suscite la jalousie : elles ne sont, dans ce cas, que des réactions d'infériorité. Elles sont aussi révélatrices d'un caractère et d'une conscience, tout comme l'est, à l'inverse, la tendance à apprécier les qualités des autres.

3. La dépréciation attaquant l'équilibre auto-estimatif poussera le sujet qui en est atteint à le rétablir par des procédés de valorisation. La qualité de ces derniers décidera du succès. Il y a en effet une valorisation purement artificielle et affective, qui pourra revêtir des formes aberrantes : telles sont, par exemple, la surestimation compensatrice et, à l'opposé, toutes les formes morbides du mépris de soi. Mais il en est une autre qui, elle, est vraie ; elle ne se confine pas dans une défense affective de la personnalité blessée, elle est une construction positive de valeurs. Elle consiste en un effort méthodique pour soumettre toute sa conduite à un idéal supérieur de vie, dont l'effet sera d'infuser dans la personnalité elle-même les richesses

¹ *Traité de caractérologie*, p. 187.

et les vertus que la réalisation de cet idéal exige. Il se passe dans l'âme comme un phénomène de fécondité inter-active, l'idéal menant à la conquête des valeurs, et la valeur conquise permettant une réalisation progressive de l'idéal¹. Un homme qui soumet sa volonté à une telle ascèse sera puissamment armé contre la dépréciation. Que celle-ci soit justifiée ou non, il possède en lui la force équilibrante par excellence du niveau auto-estimatif, qui est la sérénité. Si, en effet, le jugement dépréciatif est juste, il saura, en refoulant la réaction émotive, en reconnaître le bien-fondé : une telle reconnaissance n'humilie pas ; au contraire, puisqu'elle emporte avec elle la conscience d'une pleine maîtrise de soi. S'il est injuste, il sera méprisable à ses yeux puisqu'il porte la signature d'un être inférieur, qui ne mérite que sa pitié ou son indulgence. Dans les deux hypothèses, il rétablit lui-même l'équilibre auto-estimatif. La dignité de vie apporte au sentiment de sa propre valeur un poids, une force, que ne peuvent entamer les jugements des autres.

4. Mais, hélas ! il se peut qu'en fait, chez certains sujets faibles, cet effort de valorisation soit insuffisant. Il est alors à craindre qu'il ne se produise un trouble auto-estimatif qui prendra la forme d'un sentiment d'infériorité. Ne pouvant rétablir l'équilibre par une supériorité conquise, le sujet sera enclin à se défendre sur un plan affectif — et non viril — et il se contentera de compensations illusoire, destinées à dissimuler son échec.

N'est-ce pas précisément l'orientation que prend la lutte contre la dépréciation, quand elle est menée par un enfant qui est livré à lui-même ? Il va de soi que la puissance de valorisation personnelle est en proportion directe avec le degré de maturité de l'individu. Celle d'un enfant est nécessairement limitée. Il ne peut donc pas l'opposer victorieusement à la dépréciation causée par les adultes. Par cet échec, il prendra une conscience plus accrue de son infériorité ; il aura même parfois l'impression, comme dit Mounier, « d'une défaite perpétuelle² ». Mais il n'accepte pas purement et simplement la défaite. Poussé par la tendance auto-estimative, il défend sa personnalité attaquée. Cette lutte prendra même un caractère aigu pendant les crises de croissance, où l'on pourra remarquer des pointes normales de surestimation de soi. Elles sont fréquentes dans les deux crises de négativisme qui se produisent normalement, l'une vers l'âge de 3 à 4 ans, et l'autre dans la période pubertaire. Si ces phénomènes ne doivent pas émouvoir outre mesure les éducateurs, à cause de

¹ Phénomène inverse — quoique formellement similaire — de celui qui se passe dans tous les « cercles vicieux » où tombe l'individu qui est incapable de se guérir d'un défaut à cause de ce défaut lui-même. Ceci est patent dans les maladies de la volonté.

² *Op. cit.*, p. 609.

leur caractère accidentel, ils ne sont cependant pas des signes de victoire. Mais ce qui doit les alarmer, ce sont les conséquences graves que peut comporter le combat sans espoir que l'enfant livre seul à l'infériorisation. Si, en effet, il éprouve la satisfaction d'avoir lutté, ou même l'illusion d'un triomphe, il en sort amoindri, et peut-être même atteint dans son équilibre psychique et moral. Les déviations où l'entraîne la compensation nous ont révélé qu'il se compense plus pour se défendre que pour se grandir. Il fonce sur l'adversaire tête baissée, insouciant des conséquences et momentanément peu scrupuleux de la normalité des moyens employés. Après coup, il s'en rend parfois compte, et puise dans cette conscience un motif nouveau d'auto-dépréciation. Les éducateurs ne peuvent pas être les spectateurs passifs d'un jeu dangereux. Ils doivent intervenir soit pour prévenir la compensation, soit pour la diriger et lui donner une finalité positive. Rétablir l'équilibre auto-estimatif, donner à l'enfant la conscience de sa propre valeur, et lui procurer la joie d'être l'artisan d'un accroissement de cette valeur : tel est l'objectif poursuivi par la méthode de supériorisation.

Méthode de supériorisation

1. La méthode de supériorisation ne consiste pas à affubler l'enfant d'une supériorité qu'il recevrait passivement du dehors. Etant essentiellement éducative, elle ne peut se passer du concours de celui qui en est l'objet. D'autant plus que, par définition, elle s'appuie sur des facteurs conscients. En effet, elle est le contre-pied de l'infériorisation qui, nous le savons, accentuait la conscience d'une infériorité. *Elle consiste à donner à l'enfant la conscience de sa valeur, en mettant celle-ci en demeure de se dévoiler. A cette fin, elle l'invite à se valoriser lui-même par un effort personnel, lequel possède précisément ce pouvoir de rendre plus intime et plus profonde la conscience d'un acte.*

C'est une erreur de croire — et ceci nous semble fréquent — que l'enfant a suffisamment le sentiment de sa valeur, qu'il s'en prévaut volontiers, qu'il est déjà imbu de sa petite personnalité. L'orgueil enfantin existe, sans doute ; mais loin d'être une reconnaissance de la valeur personnelle, il est, à propos de celle-ci, une illusion qui doit son origine soit aux parents qui la cultivent, soit à l'infériorisation dont elle peut être une compensatrice. De toute manière, il révèle une erreur dans l'éducation. La méthode de supériorisation préservera l'enfant de cette déviation, si les éducateurs savent répondre aux exigences que requiert son succès, et ne se méprennent pas sur le but qu'elle poursuit. Elle cherche à donner à l'enfant sa place dans la communauté familiale ou scolaire, ou plutôt à l'aider à trouver lui-même sa juste situation. « Se situer dans son entourage, dit Mounier,

est le premier acte créateur de l'enfant¹. » Mais il faut l'aider pour que les rapports qu'il établit entre lui et autrui soient justes. « Qu'on le gâte à l'excès, ou, à l'inverse, qu'on le néglige ou qu'on le brime et le rapport est faussé dès le départ². » Il s'établira alors une rupture du sentiment de communauté qui favorisera les phénomènes compensatoires d'infériorité. Or, rien ne sera plus apte à fortifier ce sentiment, que cet effort conjugué de l'éducateur et de l'éduqué travaillant à leur valorisation respective. *Car la valorisation de l'éduqué présuppose celle de l'éducateur. Cette communion dans la valorisation de soi inhibe chez l'éducateur toute tentative de domination mesquine — qui, elle aussi, est peut-être une réaction d'infériorité — et chez l'éduqué toute réaction compensatrice.* Dans cet effort commun, le sentiment de communauté puise une force qui le gardera de ces ruptures, petites ou grandes, qui compromettent tant la fécondité de l'éducation.

2. Mais la direction de ce travail de valorisation incombe à l'éducateur. Tâche relativement facile, s'il sait habilement doser son intervention, pour donner à l'enfant la conviction tonifiante qu'il joue un rôle actif dans cette conquête valorative. Il trouvera chez l'enfant des complicités qui, bien accueillies, faciliteront le succès. Nous en citerons deux entre autres, à savoir le dynamisme intérieur de l'enfant qu'il faudrait diriger vers des buts valoriels, et l'ensemble des richesses que tout enfant normal possède à l'état de virtualités.

« Exactement comme un adulte, dit Adler, l'enfant veut atteindre plus que tous les autres, il aspire à une supériorité qui devra lui apporter la sécurité et l'adaptation³. » Toute l'évolution de l'enfant est marquée par cette tendance à grandir, dont la conscience progressive accroît les exigences de réalisation ; d'autant plus qu'il « remarque sans cesse des gens qui sont en mesure de satisfaire leurs penchants beaucoup plus aisément, qui ont donc quelque avantage sur lui⁴ ». Et dans son psychisme, dit le même auteur, « s'élève en un flot l'aspiration à grandir pour devenir égal ou supérieur à autrui⁵ ».

Cette tendance fournira à la méthode de supériorisation un sérieux appui. L'éducateur l'acceptera, l'accueillera comme une alliée précieuse. Par cet accueil, il rend l'enfant réceptif à son influence. « Ceux-là, dit Adler, seront le mieux disposés à se laisser influencer, éclairer... en qui le sentiment de communion humaine aura le moins été contrarié ; et, en retour, y répugneront le plus, ceux chez qui le penchant à monter, l'aspiration à la supériorité, aura atteint un degré spécialement impérieux⁶. » S'opposer à cette tendance serait l'exaspérer

¹ *Op. cit.*, p. 618.

² *Ibid.*

³ Dr ALFRED ADLER : *La connaissance de l'homme*, p. 22.

⁴ *Ibid.*, p. 28.

⁵ *Ibid.*, p. 29.

⁶ *Ibid.*, p. 47.

et non la détruire : la compensation spontanée est l'expression de cette poursuite de la supériorité rendue aussi hasardeuse qu'opiniâtre par l'infériorisation. La lutte des infériorisés contre les éducateurs maladroits tue le sentiment de communauté, car « ils sont contre tous et tous s'opposent à eux ¹. »

Le lien qui existe entre l'aspiration à la supériorité et le sentiment de communauté s'explique aisément : l'épanouissement du moi intime est le prélude indispensable à celui du moi social. Une personnalité médiocre n'est guère sociable. « L'homme qui manque de consistance intérieure se ferme aux autres », dit très justement Nuttin ². C'est la raison pour laquelle l'enfant infériorisé a des réactions antisociales, comme le mensonge, le vol, la fugue. Si, au contraire, il est encouragé à grandir, à se surpasser, il se tourne avec amour vers ceux qui ont compris cette aspiration vitale de son moi. Avec eux, il est prêt à travailler à sa valorisation personnelle, et à en accepter les exigences parfois sévères.

3. Lorsqu'on songe à la valeur de cette aspiration à la supériorité, il nous paraît inconvenable de la part d'un éducateur de s'y opposer. Elle est le dynamisme même de la personne, sans lequel il ne peut y avoir en éducation de fécondité possible.

La méthode de supériorisation a donc un allié précieux dans l'aspiration à la supériorité. Elle en possède un second dans la nature même de l'enfant, qui est riche de virtualités valorielles. Ce travail d'épanouissement se trouve légitimement fondé non sur la bonté originelle de l'enfant — postulat de la pédagogie de Rousseau — mais sur un acte de foi en sa perfectibilité. Tout pédagogue qui sait se garder des excès d'un optimisme naturaliste ou d'un pessimisme janséniste s'y appuie. Le dogme catholique du péché originel ne pourrait fournir une objection qu'au prix d'une incompréhension ou d'une ignorance. Le chrétien, en effet, qui le professe connaît le caractère temporaire de cette faute transmise, puisqu'elle est effacée par le Baptême ; de plus, à ses yeux, cette faute, malgré la déchéance qu'elle a entraînée, lui a valu la Rédemption, avec tout son cortège de richesses diffusées par la grâce et les sacrements, qui peuvent sur valoriser la nature humaine. D'autre part, l'éducateur qui ne croit pas à ce dogme n'en croit pas moins à la perfectibilité de la nature humaine, postulat de toute éducation. Cette foi, nous la trouvons chez saint Jean Bosco quand il écrit : « Dans toute âme jeune, fût-elle la plus misérable, il reste toujours une corde capable de vibrer. C'est le devoir de l'éducateur de la découvrir et d'en tirer des sons ³. » N'est-ce pas la même conviction qu'exprime Eduard Spranger quand

¹ *Ibid.*, p. 55.

² J. NUTTIN : *Psychanalyse et conception spiritualiste de l'homme*, p. 305.

³ A. AUFFRAY : *La pédagogie d'un saint*, p. 103.

il écrit : « L'éducateur du type social aime tout enfant, si laid et si chétif qu'il soit, parce qu'il porte en lui la possibilité de ressentir et de créer les valeurs et parce qu'il a besoin d'être aidé¹. »

4. C'est la foi en ces virtualités bonnes qui nous invite à croire qu'il n'y a pas d'enfant irrémédiablement pervers, réfractaire à toute méthode de redressement. C'est sur celle-ci que nous portons nos réserves. Si, d'une part, nous avons eu souvent l'occasion de déplorer l'usage de méthodes néfastes, parce que brutales et humiliantes, d'autre part, nous avons pu constater avec joie le redressement de certains enfants difficiles et même de certains délinquants, qui avaient répondu avec élan à un appel qu'on ne leur avait jamais adressé auparavant : cet appel enfin lancé avait réveillé une tendance bonne, enfouie dans l'inconscient, et qui ne demandait qu'un peu d'encouragement et de confiance pour devenir pleinement consciente. A. Millot a eu raison d'écrire : « *Avons-nous jamais, devant un individu quelconque, le droit d'affirmer que, parmi les énergies latentes, inconnues même du moi qui les contient, il n'y en ait aucune qui puisse justifier notre confiance et notre espoir*² ? » Nous partageons pleinement cette pensée, et d'autant plus que l'individu en cause est ici un enfant qui n'opposera pas, à l'effort pédagogique de redressement, la force d'une habitude invétérée, comme ce pourrait être le cas chez un adulte.

Orientation du dynamisme personnel, épanouissement des virtualités : tels sont les deux éléments essentiels qui nous semblent le mieux définir la méthode de supériorisation.

¹ Cité par R. HUBERT : *Traité de pédagogie*, p. 217.

² *La psychologie de l'enfant de 7 à 14 ans*, p. 13.

Avis

**Les abonnés du « Bulletin pédagogique »
seront bien aimables de verser dès que
possible, le prix de leur abonnement pour
l'année 1956, au moyen du bulletin de
versement ci-joint. D'avance le secrétaire-
caissier leur en exprime sa vive gratitude.**
